

VAIKOM MUHAMMAD BASHEER

GRAND-PÈRE
AVAIT UN ÉLÉPHANT

*Roman traduit du malayalam (Inde)
par Dominique Vitalys*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original : *Ntuppuppâkkorânéntârnu*

© Famille Basheer.

© Zulma, 2005, pour la traduction française ; 2020.

Couverture : David Pearson,
à partir d'une création originale de Roshni Vyam.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
ou sur *Grand-père avait un éléphant*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



CHAPITRE I

Un signe de belle destinée

Il lui semblait que ces événements remontaient à plus de mille ans. D'ailleurs c'était un peu vrai, car le temps de l'enfance était loin et depuis lors beaucoup de choses avaient eu lieu. Kounniou-pattoumma ne pouvait se remémorer cet épisode sans en sourire. C'était la vie, ni plus ni moins, une chose étonnante de bout en bout, dont on ne pouvait jamais connaître le sens. Ce qui arrive dépasse l'entendement de chacun. Alors que faire ? Éclater en sanglots ou respirer, s'ouvrir, éclater de rire ? De toute évidence, rire vaut cent fois mieux que pleurer, non ? Donc, en y repensant, elle souriait.

Kounniou-pattoumma n'avait jamais fait de mal à quiconque, pas même, probablement, à une mouche. Elle n'avait jamais méprisé aucune des créatures de Rabb-al-'Alamîn. Depuis son plus jeune âge, elle aimait tous les êtres vivants. Le premier d'entre eux était un éléphant. Un éléphant qu'elle n'avait jamais vu, mais que cela ne l'avait pas empêchée d'aimer. Elle avait entendu parler de lui

pour la première fois dans les circonstances que voici :

Elle devait alors avoir sept ou huit ans, pas plus, quand une interdiction, qui pour une fois ne venait pas de son père, vint dresser brusquement une barrière devant elle. Ils étaient certes musulmans comme eux, les enfants du voisinage, lui dit Oumma, sa mère, mais ce n'était pas une raison suffisante pour s'en faire des amis. Bref, elle ne devait en aucun cas avoir affaire à eux. Et pourquoi ? Pour une raison secrète connue du monde entier et qu'Oumma lui présenta en ces termes :

— Pattoumma, mon trésor, tu es la fille chérie de la fille chérie d'Anamakkar, le noble Makkar à l'éléphant. Ton grand-père avait un éléphant, un grand mâle à défenses !

Dès lors, elle se prit d'affection pour celui qu'elle appelait en son for intérieur « mon éléphant chéri ». Elle grandit en l'incorporant à ses jeux et pensait à lui lorsqu'elle s'amusait dans la cour intérieure de la grande maison au toit de tuiles.

Elle portait des bijoux d'or au cou, aux oreilles, aux mains, aux pieds, un *mundu* de soie et un corsage de même tissu. Elle se couvrait la tête d'un voile bordé de fils d'or et d'argent.

Bien qu'elle fût « blanche », il y avait de la noirceur en elle. Elle avait le teint clair, à l'exception d'une petite excroissance noire, là, sur la joue. Et bien qu'elle n'en eût parlé à personne, elle avait souf-

fert de cette marque obscure jusqu'à l'âge de quatorze ans, quand elle apprit, à la faveur des innombrables demandes en mariage qu'elle reçut, que c'était un signe de chance. Elle ne savait pas qui allait venir l'épouser, mais que lui importait ? « Je pourrai chiquer le bétel », préférait-elle se dire, car cette pratique, de la part des femmes musulmanes non mariées, était très mal vue. Kounniou-pattoumma n'était pas sûre qu'Allah ou le Prophète aient dit quoi que ce soit à ce sujet, mais la coutume l'interdisait. Dans le même ordre d'idée, les femmes musulmanes ne devaient pas paraître en présence d'hommes étrangers à leur communauté. Dans sa petite enfance, le cas s'était souvent présenté, mais ça ne comptait pas. Elle n'avait pas gardé le moindre souvenir de ces hommes entrevus. Seules les femmes lui restaient en mémoire.

— Toutes des *kafir* ! disait d'elles Pattoumma.

Dans l'univers, il n'existait que deux sortes d'êtres humains : les musulmans et les *kafir*. Homme ou femme, les *kafir* finissaient en enfer après la mort. Tous des égarés. Les musulmans qui les imitaient connaîtraient le même sort. Les femmes *kafir* que Pattoumma avait rencontrées étaient des maîtresses d'école. Elle croisait leur chemin quand Bapa, son père, l'emmenait, toute pomponnée, se baigner dans la rivière. Sur la berge, il y avait aussi des enfants de riches venus de la ville pour se rafraîchir. Aucune des filles ne portait autant d'or qu'elle sur la peau. Elle surprenait des regards d'envie, et

certains la montraient du doigt en demandant :

— Qui c'est, celle-là ?

Et chaque fois il se trouvait quelqu'un pour répondre, plein d'une frayeur déferente :

— La fille de notre aîné Vattan Atima, la fille de la fille d'Anamakkar !

Ou quelqu'un pour demander :

— Mais, ce ne serait pas la fille de notre Kounnioutatchoumma ?

Un jour, les maîtresses d'école avaient fait cercle autour d'elle.

— Kounniouptoumma, fais-nous un sourire, lui répétaient-elles.

Elles lui étaient sympathiques et, toutes *kafir* qu'elles étaient, elles sentaient bon. Elles portaient le sari, un corsage à manches courtes qui découvrait la taille, et par-dessous un petit haut de tissu fin bien ajusté. Plusieurs d'entre elles avaient voulu orner la tête de Pattoumma des fleurs tressées qu'elles portaient piquées dans leurs cheveux. D'autres avaient fait semblant de pincer la petite excroissance sur sa joue pour la faire disparaître, ce qu'elle n'avait pas goûté le moins du monde. L'envie lui était venue de porter comme elles le sari, le corsage et ce petit vêtement de tissu léger par-dessous. Elle s'en était aussitôt ouverte à son père, mais les maîtresses d'école avaient éclaté de rire :

— Ça c'est pour plus tard, Kounniouptoumma, quand tu seras grande !

Être grande ! C'est ce jour-là qu'elle en conçut le

désir. Il fallait qu'elle soit grande !

— Oumma, quand est-ce que je vais être grande ? demanda-t-elle à sa mère en rentrant à la maison.

Quand Oumma voulut savoir pourquoi elle lui posait cette question, elle lui expliqua sans méfiance. La réponse de sa mère instilla la peur dans son esprit :

— Ma petite Pattoumma, on ne peut pas faire des choses pareilles. C'est le costume des *kafir*, et il faut se distinguer d'eux !

— C'est vrai, fillette, avait renchéri Bapa, on ne veut pas de ça chez nous.

Très bien, si on n'en veut pas, on n'en veut pas. Parole de père ne se discute pas. La vie se conforme aux principes de l'islam, non ? Vattan Atima, celui qu'on appelait « frère aîné Vattan » avec amour et respect, était un des membres influents de la communauté, un des notables en charge des affaires de la mosquée. Il dépassait tous les autres hommes d'une bonne tête qu'il portait toujours luisante, rasée de près. Sa barbe était taillée comme le stipulait la coutume, de même que sa moustache aux pointes recourbées vers le haut en forme de cornes. Il ne s'habillait que de *mundu* et laissait pendre négligemment une longue étole bordée de fils d'or le long de son épaule. Parfois, lorsque l'extrémité traînait à terre, ceux qui marchaient à sa suite la relevaient et la tenaient avec un empressement fervent. Bapa continuait à marcher avec le maintien hautain qui était le sien sans s'apercevoir de rien. Avant de

prier Dieu, il se lavait les mains, les pieds, le visage, la bouche, la tête, les oreilles, tout. Dieu est toujours partout. Dans tous les mondes qui font le monde. On doit s'incliner devant ce Dieu. Le saluer. Ne sauter aucune des cinq prières de la journée. Pendant les trente jours du mois de ramadan, Bapa jeûnait midi et soir. Il obéissait à la prescription divine en payant le *zakaat*, la taxe annuelle redistribuée en aumônes. Il projetait de faire le pèlerinage du Hadj, mais pas avant d'avoir marié Kounniou-pattoumma.

C'est pourquoi ce mariage était devenu une affaire pressante. À la maison, c'était tous les jours festin. Pour le bétel, moins de dix rouleaux de feuilles suffisaient à Bapa, qui n'était pas un grand chiqueur.

Mais Oumma, c'était une autre affaire. Elle consommait une bonne centaine de feuilles tendres tous les jours. Chiquer et parler, telles étaient ses occupations majeures, assise sur une natte de paille finement tressée à côté de sa boîte à bétel, parée de tous ses bijoux, vêtue d'une chemise et d'un pagne de double épaisseur, tous deux en soie, et d'un voile brodé d'or. Elle ne se déplaçait jamais pieds nus, mais sur des semelles de bois dont le butoir entre le gros orteil et le suivant avait été sculpté dans une défense de l'éléphant du grand-père. Elle les gardait toujours à sa portée.

Auprès d'elle, on trouvait le plus souvent un groupe important de femmes venues chiquer le

bétel et bavarder. C'était Oumma qui commençait. Ses sujets de conversation n'étaient pas très variés. Quand elle ne parlait pas de Kounnioupattoumma, c'était des sept sœurs de son mari. Mais de tous les sujets, c'était la marque noire sur la joue de sa fille qui revenait le plus fréquemment.

— C'est un signe de belle destinée, commentait Oumma, ça ne peut pas être un hasard. Elle est la fille chérie de la fille chérie d'Anamakkar!

Et elle ajoutait :

— J'ai mis cinq enfants au monde, mais celle-ci, c'est Dieu, le Prophète et les saints qui me l'ont donnée, et elle seule!

Puis elle caressait les bijoux de Pattoumma avant de poursuivre :

— Alors, dites-moi un peu, s'il y en a une qu'il faut bien soigner, c'est celle-là, non ?

Et elle ajoutait, avec une pointe de colère :

— Quant au mariage, que son père et ses amis y assistent ou pas, il aura lieu ! Elle est la fille chérie de la fille chérie d'Anamakkar !

Quand elle en avait terminé avec ce sujet, elle passait la parole à une autre femme.

— Et toi, qu'est-ce que tu nous racontes ?

Les femmes parlaient à leur tour. C'est de leur bouche qu'un jour, Pattoumma apprit une chose qui la laissa bouleversée, attristée, furieuse.

De quoi s'agissait-il ? Eh bien voilà :

Dans presque toutes les maisonnées des environs et de la région, on trouvait des petits de quatre ou

cinq ans. Qu'une nouvelle génération pointât le nez, ce n'était pas ce qui posait problème à Kounniou-pattoumma. Mais leurs noms ! En entendant les amies de sa mère évoquer ces enfants de portefaix, de pêcheurs ou de mendiants ordinaires, elle sortit de ses gonds. Dans presque chaque famille musulmane du pays, grandissaient des Kounniou-pattoumma, des Atima, des Kounnioutatchoumma et des Makkar !

Ô Créateur des mondes ! Que faire ? Où était la modestie, où la décence ? N'auraient-ils pas pu donner d'autres noms à leur marmaille ? C'est que Kounniou-pattoumma n'avait pas encore compris un des secrets d'ici-bas : que les pauvres, qui n'ont ni argent ni gloire, empruntent leurs noms aux riches qui en sont pourvus. Que telle est la coutume du pays. Qu'aucune loi ne s'y oppose. Et qu'ils peuvent même, éventuellement, en retirer prestige et notoriété. Mais Kounniou-pattoumma n'était pas de cet avis, pour la bonne raison qu'elle était au monde la seule Kounniou-pattoumma, son Bapa le seul Atima, sa mère la seule Kounnioutatchoumma, son grand-père le seul Anamakkar !

Elle n'était donc pas disposée à supporter l'outrage sans mot dire. Après avoir écouté les propos des femmes, elle donna libre cours à son indignation et à son chagrin :

— Mais pourquoi est-ce qu'ils prennent tous nos noms à nous ? demanda-t-elle à sa mère.

Oumma éclata de rire. Pattoumma ne sut pas ce

que les autres femmes pensaient de sa sortie, mais Oumma s'exclama :

— Cette enfant va se marier et vous entendez ce qu'elle demande ?

Puis elle posa le doigt sur la petite tache noire sur sa joue.

— Vous voyez ça ?

C'est alors que Pattoumma comprit. Aucune des gamines de quatre ou cinq ans qui avaient usurpé son nom ne portait, à sa connaissance, de tache noire sur le visage. Interrogées par sa mère, les visiteuses confirmèrent le fait. Mais pourquoi, alors, était-elle la seule dans ce cas ?

Oumma lui demanda :

— De quelle couleur est cette tache, ma chérie ?

Une tache noire se doit d'être noire. Pattoumma répondit :

— Noire.

— Et de quelle couleur était l'éléphant de ton grand-père ?

Kounnioupattoumma ne l'avait jamais vu et réfléchit un instant. D'ordinaire, les éléphants sont plutôt sombres. Alors, elle répondit :

— Noir.

— Et ta couleur à toi ? demanda Oumma.

Le teint de Kounnioupattoumma était très clair, aucun doute n'était permis.

— Blanche.

Oumma poursuivit son interrogatoire :

— Et pourquoi est-ce que tu portes une tache

noire sur ta joue blanche ?

Alors le voile de tous les mystères se déchira, découvrant en pleine lumière les articulations de l'histoire, et Pattoumma comprit toute la gravité de cette affaire, le rôle qu'elle jouait dans la transmission de la singularité de son lignage et du prestige ancestral. Elle ressentit soudain le bonheur et la fierté de ceux qui portent sceptre et couronne, assis sur le trône d'un puissant royaume.

— Parce que mon grand-père avait un éléphant !

— Un mâle gigantesque avec de grandes défenses !
compléta Oumma en touchant ses sandales.